
L'HISTOIRE DES ALMOHADES

D'APRÈS

'Abd el-Wâh'id Merrâkechi

(Suite. — Voir le n° 202.)

Je sais que l'on vendit un jour à la criée, à Cordoue, la fille d'un grand personnage chrétien ; bien qu'elle fût très belle, son prix ne dépassa pas vingt dinars 'Amiri (1).

El-Mançour, pendant presque tout le temps qu'il exerça le pouvoir, ne manqua pas de faire deux incursions par an. Chaque fois que, revenu d'une expédition de ce genre, il se retirait dans sa tente, on secouait, par son ordre, la poussière dont ses vêtements s'étaient couverts au fort de la bataille, et on la gardait soigneusement ; puis, quand il fut près de mourir, il donna ordre de la secouer sur le linceul qui devait le couvrir dans son tombeau (2). Il mourut de la colique après avoir combattu le bon combat à Medînat Sâlem (Medinaceli), l'un des points extrêmes de la frontière musulmane, en 393 (3) ; il avait dirigé les affaires pendant 27 ans. Il était d'origine Ma'âfirite ; Boreyha, sa mère, était Temîmite et fille de Yah'ya b. Zakariyyâ Temîmi, connu sous le nom d'Ibn Bart'al. Aussi le poète Abou 'Omar

(1) C'est-à-dire frappés au nom d'El-Mançour ou Almanzor.

(2) Le *Bayân* (p. 310) raconte le même détail.

(3) Lisez 392 (1001-2 de J.-C.).

Ah'med b. Moh'ammed b. Derrâdj, dit El-K'ast'alli (1), a-t-il dit de lui dans une k'açîda :

[P. 27; t'awîl]. « En lui se sont réunis, venant de Temîm et de Ya'rob, des soleils et des lunes brillant dans le ciel et provenant des H'imyar, dont les mains ressemblent à des nuées qui déversent une eau (fécondante), ou plutôt à de véritables mers. »

Cet Aboû 'Omar était l'un des principaux et des meilleurs poètes de l'Espagne; son nom figure dans la *Yetîma* d'Aboû Mançoûr Tha'âlebi (2), où il est dit ceci ou à peu près : « El-K'ast'alli est en Espagne aussi considéré qu'Aboû't-T'ayyeb (Motenebbi) dans la région syrienne. » Moi-même, dans ma jeunesse, j'étais passionné pour les œuvres de ce poète, que je relisais sans cesse. A l'heure qu'il est, je n'ai plus dans la mémoire que ces deux vers, improvisés par lui dans une audience du prince :

[Kâmil]. — « Soigne bien les paroles que tu prononces, car c'est par ce qu'il dit que se manifeste l'intelligence du jeune homme : c'est ainsi que d'après le son que rend un vase, on juge s'il est fêlé ou non. »

A Ibn Aboû 'Amir succéda, en qualité de premier ministre et de h'âdjib, son fils Aboû Merwân 'Abd el-Melik b. Aboû 'Amir, surnommé El-Moz'affer. Comme son père, il dirigea les affaires militaires et civiles au nom de Hichâm Moayyed. Les sept années qu'il passa au pouvoir furent autant de jours de fête, grâce à l'abondance et à la sécurité qui régnaient alors. Mais, après sa mort, des troubles surgirent.

(1) Sur ce poète, † 421, voir I. Khallikân, I, 120; Dhabbi, 107 et 147; I. Bachkowl, 42; *Bayân*, 294; n° 1372 de l'anc. F. ar. Bibl. nationale, f. 23.

(2) On peut, entre autres, voir sur cet auteur, † 429, dont l'anthologie est si souvent mise à contribution, I. Khallik. II, 129.

Après El-Moz'affer, son frère 'Abd er-Rah'mân, surnommé Nâçir, exerça le pouvoir dans les mêmes conditions ; mais bientôt il fut une cause de désordre, parce qu'il se fit nommer héritier présomptif du trône. Au bout de quatre mois de confusion, Moh'ammed b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir (1) se révolta contre lui le 18 djomâda II 399 ; il déposa Hichâm Moayyed, et 'Abd er-Rah'mân l'Amiride, livré par ses propres troupes, fut mis à mort, puis crucifié. Moh'ammed b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr prit, après sa révolte, le surnom de Mahdi, et la situation resta telle jusqu'à ce qu'il fut tué, moment où Hichâm Moayyed fut réinstallé sur le trône [p. 28], le lundi 7 (2) dhoû'l-h'iddja 400. Mais les Berbères, commandés par Soleymân b. H'akam b. Soleymân, ne cessèrent pas de le serrer de près jusqu'au 5 (3) chawwâl 403, date à laquelle ils pénétrèrent avec leur chef dans Cordoue ; les habitants furent chassés, sauf ceux de la cité (4) et d'une partie du faubourg oriental, et Hichâm Moayyed b. H'akam Mostançir fut mis à mort (5). Comme nous l'avons dit, il resta toute sa vie dans la sujétion et ne décida d'aucune affaire. Pendant que les Berbères le pressaient, il passa successivement sous la dépendance de l'un ou l'autre des Slaves (6), succédant à Moh'ammed b. Aboû 'Amir el-Mançoûr et aux deux fils de ce dernier, 'Abd el-Melik Z'âfer (7) et 'Abd er-Rah'mân Nâçir.

(1) Cet Omeyyade est l'arrière-petit-fils d' 'Abd er-Rah'mân III (Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 271 et 259 ; *Recherches*, I, 207 ; Dhabbi, p. 343). Sa révolte eut lieu à la fin de djomâda II de 399 (I. Athîr, VIII, 500).

(2) I. Athîr (IX, 152 ; VIII, 502) dit « le 9 ».

(3) Le 15, selon le même chroniqueur (IX, 154).

(4) C'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut entendre le mot *el-medîna* du texte (cf. Edrîsi, p. 208 du texte arabe ; *Mus. d'Esp.*, III, 311 ; *Revue des questions historiques*, 1892, p. 68).

(5) Cf. *Mus. d'Esp.* III, 310 ; I. Athîr, IX, 154.

(6) Le texte porte « les esclaves », de même qu'à la p. 285, l. 19, et ailleurs.

(7) Lisez El-Moz'affer.

**Règne de Moh'ammed b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr
el-Mahdi.**

Nous avons dit que Moh'ammed b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir se révolta contre Hichâm b. H'akam en djomâda II, le déposa et prit le titre d'El-Mahdi. Son prénom était Abou'l-Walîd; sa mère était une concubine du nom de Mouzna, et il eut un fils nommé 'Obeyd Allâh (1). Né en 366, Mahdi fut tué à l'âge de 37 ans (2). Il exerçait le pouvoir quand, le jeudi 5 chawwâl 399, Hichâm b. Soleymân b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir (3) marcha contre lui à la tête des Berbères, et lui livra un combat qui dura ce jour-là, la nuit suivante et la matinée du lendemain. La masse de la population de Cordoue se mit alors du côté de Moh'ammed Mahdi, et les Berbères furent mis en fuite. Hichâm b. Soleymân, fait prisonnier, fut amené à Mahdi, qui lui fit trancher la tête.

Alors les Berbères se rallièrent et mirent à leur tête [p. 29] Soleymân b. H'akam b. Soleymân b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir, fils du frère de Hichâm, dont nous avons dit la révolte (4). Soleymân les mena du côté de la frontière, où il recruta des chrétiens, puis vint camper devant les portes de Cordoue. Les Cordouans sortirent en foule

(1) Ce personnage se révolta à Tolède et y fit reconnaître son autorité. Mais des troupes envoyées par Hichâm Moayyed étouffèrent cette révolte, dont l'instigateur fut pris et mis à mort en cha'hân 401 (I. Athîr, IX, 153).

(2) Il fut (selon I. Athîr, VIII, 502) tué à l'âge de 33 ans, vers le 9 dhou'l-hiddja 400. C'est un lapsus de notre auteur de faire vivre ce prince jusqu'à 37 ans.

(3) C.-à-d. En-Nâçir li-dîn illâh, surnommé Rechîd (I. Athîr, VIII, 500; *Mus. d'Esp.*, III, 286).

(4) Soleymân est surnommé Mosta'în billâh, et aussi Z'âhir billâh (I. Athîr, VIII, 501), et Z'âfir bi-h'awl Allâh (plus bas, p. 286).

contre lui, mais en un moment plus de vingt mille d'entre eux furent tués dans la montagne qui se trouve de ce côté, et qui est connue sous le nom de K'antich (1). Dans cette bataille, devenue célèbre, une foule de gens de bien, de légistes, d'imâms et de moueddhins perdirent la vie. Moh'ammed b. Hichâm Mahdi se tint caché pendant quelques jours, puis gagna Tolède. Toutes les places frontières, de Tortose à Lisbonne, lui obéissaient encore. Après avoir recruté des Francs, il arriva à leur tête devant Cordoue, d'où sortit pour le combattre Soleyman b. H'akam, à la tête des Berbères. Il s'avança jusqu'à une vingtaine de milles de Cordoue, au lieu dit Dâr el-Bak'ar (2), où il fut battu. Mahdi s'empara alors de Cordoue, d'où il sortit, au bout de quelques jours, pour combattre (de nouveau) les Berbères, qui avaient gagné Algéziras. La bataille, qui eut lieu à Guadiaro, se termina par la défaite de Moh'ammed b. Hichâm Mahdi, qui se retira à Cordoue, où il fut tué par les Slaves, de connivence avec Wâd'ih' le Slave. Ses meurtriers réinstallèrent alors sur le trône Hichâm Moayyed, ainsi que nous l'avons raconté. Mahdi détint le pouvoir depuis sa révolte jusqu'à sa mort, pendant dix mois (3), y compris les six mois où Soleyman était à Cordoue, pendant que lui-même était à la frontière. Il ne laissa pas de postérité et resta sans successeur (4).

(1) I. Athîr, *l. l.*, écrit K'antîdj.

(2) Ou Ak'abat el-bak'ar (aujourd'hui Castillo del Bacar), à 17 milles de Cordoue, selon Edrîsi, p. 213; cf. *Mus. d'Esp.*, III, 295.

(3) Le manuscrit porte « seize mois », ce que l'éditeur a corrigé en « dix mois », alors que dans son *Hist. des Mus. d'Esp.* (III, 271 et 300), il dit « dix-sept ». Du 18 djomâda II 399 au 7 (ou au 9) dhoû'l-hiddja 400, on compte environ 16 1/2 mois lunaires.

(4) Il eut un fils, 'Obeyd Allâh, que notre auteur a mentionné plus haut (p. 284, n. 4).

Règne de Soley mân

**b. el-H'akam b. Soley mân b. 'Abd er-Rah' mân en-Nâçir,
surnommé El-Mosta'in Billâh**

Soley mân b. el-H'akam se révolta le 6 chawwâl 399 et prit le surnom d'El-Mosta'in Billâh. Il entra dans Cordoue, nous l'avons dit, en rebî' II [p. 30] de l'an 400, et fit dès lors ajouter à son surnom de Mosta'in celui de Zâfer bi-h'awl Allâh (1). En chawwâl de cette même année, il sortit de la ville à la tête des Berbères et se mit, sans interruption, à voyager, à piller et à mettre à sac les villes et les villages d'Espagne. Les soldats tuaient et pillaient sans respect ni pour l'âge ni pour le sexe, et rentrèrent à Cordoue au commencement de chawwâl 403. Il avait dans son armée deux descendants de H'asan b. 'Ali b. Aboû Tâleb; ils étaient fils de H'am-moud b. Meymoûn b. Ah'med b. 'Ali b. 'Obeyd Allâh b. 'Omar b. Idrîs [b. Idrîs] b. 'Abd Allâh b. H'asan b. Hasan b. Ali b. Aboû Tâleb, et s'appelaient, l'un K'âsim, l'autre 'Ali. Il leur donna le commandement des Maghrebins, puis nomma le cadet, 'Ali, gouverneur de Ceuta et de Tanger, et K'âsim, gouverneur d'Algéziras. Le passage qu'on appelle le Détroit, séparait seul ces deux gouvernements, et la mer, nous l'avons dit, n'a là qu'une largeur de douze milles.

Lorsque Soley mân et les Berbères pénétrèrent dans Cordoue, les Slaves firent scission, et s'emparèrent de villes considérables, où ils se fortifièrent. 'Ali b. Ham-moûd, dont nous venons de parler, avait conçu le désir de devenir le chef de l'Espagne; il entra en pourparlers avec eux et leur rappela que Hichâm b. H'akam, alors qu'il était assiégé dans Cordoue, lui avait envoyé la promesse écrite de faire de lui son héritier. Les rebelles

(1) Voir p. 284, n. 4.

ayant accepté ses offres et lui ayant prêté serment de fidélité, 'Ali se précipita de Ceuta sur Malaga, où se trouvait 'Amir b. Fotoûh' Fâ'ik'i, client de Fâ'ik', client de H'akam Mostançir. 'Amir se soumit sans résistance et livra Malaga à 'Ali b. Hammoûd, qui l'en déposséda et l'en expulsa. Ensuite, 'Ali avec ses Berbères et tous les Slaves marcha sur Cordoue; il dut livrer bataille à Mohammed b. Soleymân qui commandait des troupes berbères, mais il le battit et entra à Cordoue, où il trancha de sa propre main et de sang froid la tête à Soleymân b. Hakam, le dimanche 21 moharrem 407; le même jour, il fit mettre à mort le père de ce dernier Hakam b. Soleymân b. Nâçir, [p. 31] vieillard de 72 ans.

Le règne de Soleymân, depuis son entrée à Cordoue, avait duré trois ans trois mois et quelques jours; mais il avait antérieurement, nous l'avons dit, régné six mois. Entre sa révolte, soutenue par les Berbères, et sa mort, il s'était écoulé sept ans trois mois et quelques jours. Alors finit la dynastie Omeyyade, dont le nom ne fut plus prononcé dans aucune chaire des diverses provinces d'Espagne jusqu'au jour où elle reprit le dessus, ainsi que nous le raconterons.

Soleymân était fils d'une concubine nommée Z'abia, qui lui avait donné le jour en 354. Entre autres enfants, il eut Mohammed, désigné comme son héritier, mais qui ne régna pas; Walîd et Maslama. Soleymân avait de la littérature et faisait des vers. On lit dans H'omaydi : « Je tiens la pièce qui suit d'Aboû Mohammed 'Ali b. Ah'med, à qui l'avait dite un jeune fils d'Isma'îl b. Ish'âk', crieur et poète, qui était secrétaire d'Aboû Dja'far Ah'med b. Sa'îd b. ed-Doubb, et à qui Aboû Dja'far avait dit la tenir de l'auteur lui-même, le Prince des croyants Soleymân Z'âfir. Aboû Moh'ammed l'avait entendu réciter par K'âsîm b. Moh'ammed Merwâni, qui la tenait de Walîd b. Moh'ammed, secrétaire de Soleymân Z'âfir, Prince des croyants :

[Kâmil]. « Chose étrange ! le lion redoute la pointe de ma lance, et moi je redoute le regard lancé par les paupières langoureuses ! J'affronte de cœur ferme les périls les plus grands, mais non l'aversion ou l'abandon. Je suis devenu la propriété de trois personnes au visage d'un rose éclatant, aux formes séduisantes, semblables aux astres dont l'éclat frappe les regards dans l'obscurité, en passant par-dessus les rameaux dont sont couvertes des collines sablonneuses. La première a la beauté du croissant, la seconde est comme la fille de la planète Jupiter, et la dernière ressemble à un rameau de *bân* (saule d'Égypte). J'ai, pour me tranquilliser, voulu prendre l'amour pour juge, et son arrêt a décidé qu'elles doivent commander à l'autorité même. Elles se sont frayé une voie jusqu'aux replis les plus inaccessibles de mon cœur et m'ont, tout comme un simple captif, enroulé dans ma puissance royale. Gardez-vous d'adresser des reproches à un roi qui s'abaisse par passion ; c'est une gloire, c'est une seconde royauté que de s'humilier de la sorte ! Où est le mal si l'amour me rend leur esclave, puisque je suis le maître et des contemporains et d'elles-mêmes ? [p. 32] Si l'amour qu'elles m'inspirent ne me fait pas reconnaître l'autorité de la passion, c'est qu'alors je ne descends pas de Merwân ! L'homme généreux qui aime partage avec son ami ses motifs de haine et de réjouissance, et quand des gens passionnés sont unis dans un même sentiment, leur passion suit son cours aisé et tranquille. »

Soleymân Mosta'in n'avait, dans ces vers, d'autre but que de les mettre en regard de ceux d'Abbâs b. el-Ah'naf (1), d'abord attribués à Hâroûn er-Rachîd, mais ensuite restitués à leur véritable auteur :

[Kâmil]. « Ces trois filles me mènent par la bride et se sont installées dans toutes les fibres de mon cœur. Que m'importe que toute créature m'obéisse, puisque moi je dois obéir à ces rebelles ? N'est-ce pas là la preuve que le pouvoir de l'amour, qui fait leur force, est plus grand que le mien ? »

(1) On trouve dans Ibn Khallikân (II, 7) la vie de ce poète, † 192, à qui l'*Aghâni* (VIII, 15) a aussi consacré un chapitre où ne figurent pas les vers ci-dessus ; voir aussi les *Prairies d'or* de Mas'oudi (VI, 202 ; VII, 245).

Le personnage d'après qui parle H'omaydi est Aboû Moh'ammed 'Ali b. Ah'med b. Sa'id b. H'azm b. Ghâleb b. Çolh' b. Khalaf b. Ma'dân b. Sofyân b. Yezîd Fârisi, client de Yezîd b. Aboû Sofyân b. H'arb b. Omeyya b. 'Abd Chems b. 'Abd Menâf le K'oraychite (1). Cette généalogie, qui m'a été exposée par un de mes maîtres, était ainsi écrite de sa main sur le feuillet de garde d'un de ses ouvrages. Ses ancêtres immédiats tiraient leur origine d'une bourgade du territoire de Niébla, dans l'Espagne occidentale. Il habitait Cordoue, de même que son père, qui avait été vizir de Moh'ammed b. Aboû 'Amir el-Mançoûr et du fils et successeur de ce dernier, El-Moz'affer ; il avait été à la tête de l'administration sous l'un et l'autre de ces princes. Son fils, le légiste Aboû Moh'ammed, fut d'abord vizir d'Abd er-Rah'mân b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr b. en-Nâçir, surnommé El-Mostaz'hir billâh, frère de Mahdi dont nous avons parlé ; puis il renonça de son plein gré au ministère et se lança dans l'étude des sciences, des antiquités et des traditions, connaissances où il devint plus fort que nul autre Espagnol avant lui. Il appartint d'abord, pendant quelque temps, à l'école de l'Imâm Aboû 'Abdallâh Châfe'i, puis il embrassa les doctrines Z'âhirites, qu'il exagéra au point de dépasser Aboû Soleyman Dâwoûd Z'âhiri lui-même et les autres représentants de cette école. Il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages de valeur et aux intentions élevées. Il y traite de la théorie et de la pratique du droit (fik'h) dans le sens de la doctrine [p. 33] qu'il avait embrassée, c'est-à-dire celle de Dâwoûd b. 'Ali b. Khalef Içbahâni Z'âhiri et des docteurs qui, fidèles à ce système, nient l'analogie et la causalité (ta'lîl). Je tiens de plusieurs savants espagnols qu'il a écrit sur le droit, les traditions, les principes fondamentaux, les religions et les sectes,

(1) Voir plus haut p. 228, n. 1. On trouve des indications sur le caractère général des opinions Z'âhirites dans I. Khallikân, I, p. xxvi et 534 ; II, 272.

sans parler d'histoire, de généalogies, de littérature, de polémiques contre ses adversaires, environ quatre cents volumes, comprenant près de 80,000 feuillets. Je ne sache pas d'autre musulman qui en ait autant fait avant lui, sauf Aboû Dja'far Moh'ammed b. Djerîr T'abari (1), celui de tous les musulmans qui a le plus écrit. D'après Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh b. Moh'ammed b. Dja'far Ferghâni dans son livre *Eç-Çila* (2), où il a continué la grande chronique de T'abari, des disciples de ce dernier ont compté que, dans chacun des jours écoulés depuis sa puberté jusqu'en 310, où il mourut à l'âge de 86 ans, il a écrit quatorze feuillets. Pareille chose n'est possible qu'à une créature jouissant de la faveur et de l'aide divines.

Ibn H'azm avait en outre de vastes connaissances en syntaxe et en lexicographie, de même qu'il savait bien la poésie et la rhétorique. Voici des vers de lui :

[T'awîl]. — « Le temps est-il autre que nous le connaissons et comprenons ? Les maux en sont durables et les plaisirs fugitifs ; quand on peut trouver une heure de joie, elle passe en un clin d'œil, ne laissant derrière elle que du chagrin. Cela dure ainsi jusqu'au jugement dernier, où les conséquences de nos actes nous feront regretter d'avoir vécu. Nous avons gagné des soucis, commis des péchés, subi des malheurs, et les causes de nos joies se sont évanouies ; on pleure ce qu'on n'a plus, on se soucie de ce qu'on a, on se chagrine à cause de ce qu'on espère, et jamais l'on ne vit tranquille. Le fait dont la réalisation semble devoir faire notre joie n'est, une fois arrivé, qu'un mot dépourvu de valeur (3). »

Voici un extrait d'une longue k'açîda de lui :

[T'awîl]. « Je suis le soleil éclairant le firmament des sciences,

(1) Il s'agit de l'auteur que sa chronique a principalement rendu célèbre et qui mourut en 310.

(2) Sur cet ouvrage (IV^e s. Hég. ?) voir le *Bayân*, intr. p. 34.

(3) Ces vers figurent, avec quelques variantes, dans Dhabbi, p. 404 ; *Cila* d'Ibn Bachkowâl, 409 ; *Mat'mah*, 56.

mais mon tort est d'apparaître dans (les pays) du couchant ; [p. 33] si c'était en Orient, quel ne serait pas l'empressement à piller ce que je laisse échapper ! Une passion m'attire vers les régions de l'Irak ; rien d'étonnant que l'amoureux épris recherche la solitude (1) ! Et puis, si le Miséricordieux m'installe là-bas, c'est alors que commenceront les chagrins et les peines. Nombreux sont ceux de l'enseignement oral de qui je n'ai pas tenu compte, alors que je recherche ce que les livres m'en peuvent apporter. Ici, c'est bien connu, on parle des choses éloignées ; la proximité de la science nuit à celle-ci et la fait délaissier. »

Dans la même pièce, il s'excuse en ces termes de se louer lui-même :

« C'est en Joseph que je trouve le meilleur modèle ; peut-on donc faire un crime à quelqu'un d'imiter ce prophète ? Il dit, et sa réponse n'était que vraie et sincère : « Je serai un gardien intelligent. » [Koran, XII, 55.] On n'a rien à reprocher à l'homme sincère (2). »

D'entre ses meilleurs vers (3) on cite ceux-ci :

[Basît']. « Que l'envieux ne se réjouisse pas s'il m'arrive quelque malheur, car la fortune est changeante ! L'homme de mérite est comme l'or : tantôt battu par le marteau, tantôt faisant partie du diadème qui orne la tête des rois (4). »

(1) Il y a probablement là une allusion au mot '*irâk*', qui peut aussi signifier montagne.

(2) Ce fragment, dit Dhabbi (p. 404), appartient à une pièce où l'auteur vante ses propres connaissances, et qui est adressée à 'Abd er-Rah'mân b. Ah'med b. Bichr, *k'âd'i el-djemâ'a* à Cordoue. Ce titre est synonyme de celui de *k'âd'i el-k'od'ât*, que porta le premier le célèbre légiste Abou Yoûsof, et qui n'est pas seulement employé en Orient, comme le dit M. de Slane (I. Khallikân, IV, 350), mais aussi au Maghreb (voir p. ex. le n° 2877, Sup. de la Bibl. nationale, f. 38 v°, 39, 42 v°, etc.).

(3) On pourrait prendre « el-moukhtar » du texte pour le titre d'un recueil de poésies de cet auteur ; mais il ne figure pas dans la liste de ses ouvrages.

(4) On retrouve ces deux vers avec des variantes dans le *Mat'mah'*, p. 56, et dans Makkari (ap. Cat. de Leyde, I, 234).

Et ceux-ci encore :

[Wâfir]. — Si je m'éloigne, mon corps seul s'en va, et mon âme reste toujours auprès de vous. Certes un ami demande à voir de ses yeux celui dont la vue lui est agréable (1). »

Voici deux de ses meilleurs vers que je me rappelle et qui ont trait à un délateur :

[T'awîl]. « Mieux qu'un miroir, il dénonce tout ce qu'il sait; mieux que les épées de l'Inde, il sème le ravage chez les hommes. Il semble que la mort et le destin aient été à son école pour s'assimiler l'habileté qu'il déploie à séparer les gens qui s'aiment. »

On a retrouvé, écrite de sa main, l'indication qu'il naquit après la prière de l'aurore et avant le lever du soleil, le mercredi 30 ramad'ân 384; il mourut dans la journée du 29 cha'bân 456 (2).

Si j'ai donné quelques détails sur lui, bien que cela interrompît le récit et nous écartât un peu du sujet, c'est qu'il est resté jusqu'à présent [p. 35] le plus célèbre des savants espagnols, celui dont on parle le plus dans les réunions de gens considérables ou entre savants. Cette célébrité tient à l'opposition qu'il a faite dans le Maghreb à la doctrine malékite et à ce qu'il avait embrassé l'opinion z'âhirite. Il n'y a eu chez nous, à ma connaissance, personne avant lui qui se soit distingué dans cette voie. Les adeptes de cette école sont, encore maintenant, nombreux en Espagne.

Règne d'Ali b. H'ammoûd Nâçir

Nous avons dit qu'Ali b. H'ammoûd monta ensuite sur le trône; il prit le titre de khalife et le surnom de

(1) Voir le *Mat'mah'*, p. 56; Dhabbi, p. 405; I. Khalik, II, 269. J'ai cru pouvoir traduire le second de ces vers autrement que mon illustre maître, M. de Slane; je vois dans le mot « el-kelîm » une allusion à Moïse.

(2) Le 27, selon I. Khalikân, I. Bachkowl et Makkari.

Nâçir. Mais alors les Slaves qui avaient prêté serment de fidélité se révoltèrent contre lui et mirent à leur tête 'Abd er-Rah'mân b. Moh'ammed b. 'Abd el-Melik b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir, qu'ils surnommèrent El-Mortad'a. Conduits par lui, ils se jetèrent sur Grenade, l'une des villes conquises par les Berbères. Puis sa sévérité et ses emportements leur firent regretter le choix qu'ils avaient fait, et pour se soustraire aux abus de son autorité, ils l'abandonnèrent et le firent tuer par trahison, ce qui acheva tout. 'Ali b. H'ammoûd continua à Cordoue d'exercer le pouvoir pendant deux ans moins deux mois; il fut tué au bain en 408 (1) par quelques-uns de ses Slaves et laissa deux fils, Yah'ya et Idrîs.

Règne de K'âsem Mamouïn, fils de H'ammoûd

Il eut pour successeur son frère, de dix ans plus âgé que lui, K'âsem b. H'ammoûd, homme d'un caractère doux, sous qui la population vécut tranquille. On le disait chi'ite, mais il n'en fit rien paraître et ne changea rien aux habitudes ni aux croyances du peuple. Il en fut d'ailleurs de même de tous ceux de ces princes qui régnèrent en Espagne. Le règne de K'âsem se poursuivit ainsi jusqu'en rebî' I de 412, où eut lieu, à Malaga, la révolte du fils de son frère, Yah'ya b. 'Ali b. H'ammoûd; il s'enfuit de Cordoue à Séville sans combattre, tandis que [p. 36] Yah'ya marchait avec ses troupes de Malaga sur Cordoue, où il pénétra sans coup férir. Il prit le titre de khalife et le surnom d'El-Mo'tali. Cette situation dura jusqu'au moment où K'âsem, ayant pu se concilier les Berbères, marcha avec eux contre Cordoue, où il rentra en 413, tandis que Yah'ya b. 'Ali se réfugiait à Malaga. K'âsem n'était réinstallé que de quelques mois quand

(1) I. Athir, *sub anno* 407 (t. IX, 190), place la mort de ce prince au mois de dhou'l-k'a'da 408, et, à la page suivante, à l'année 407.

ses affaires se gâtèrent de nouveau : son neveu Yah'ya s'empara d'Algéziras, dont K'âsem avait fait sa place de refuge et où étaient sa femme et ses trésors, pendant qu'Idrîs b. 'Ali, son autre neveu, qui était gouverneur de Ceuta, se rendait maître de Tanger, que K'âsem avait approvisionné pour s'y retirer au cas où se réaliseraient ses craintes touchant l'Espagne. D'autre part, les Cordouans se soulevèrent dans la ville même et lui en fermèrent les portes. Il les assiégea plus de cinquante jours, période pendant laquelle il prononça la prière du vendredi dans une mosquée appelée *mesdjid* d'Ibn Aboû 'Othmân, située en dehors de Cordoue et dont les traces sont encore visibles maintenant. Mais à la suite d'une sortie des Cordouans, les Berbères abandonnèrent K'âsem, et évacuèrent tous les faubourgs au mois de châ'bân 414. Les divers corps de Berbères se retirèrent chacun dans les localités par eux conquises, et K'âsem se dirigea sur Séville, où se trouvaient ses deux fils, Moh'ammed et H'asan.

Mais les Sévillans, apprenant qu'il était chassé de Cordoue et qu'il voulait se réfugier chez eux, expulsèrent ses deux fils et leurs troupes berbères. Restés ainsi maîtres d'eux-mêmes, ils choisirent comme chefs trois des principaux d'entre eux, le k'âd'i Aboû 'l-K'âsem Moh'ammed b. Ismâ'il b. 'Abbâd Lakhmi, Moh'ammed b. Yerîm Elhâni et Moh'ammed b. H'asan Zobeydi, qui, pendant plusieurs jours, exercèrent de concert les droits d'administration et de police ; puis le k'âd'i Moh'ammed b. 'Abbâd garda pour lui seul l'autorité et l'administration, et les autres redevinrent de simples citoyens.

Les Berbères étant tombés d'accord pour reconnaître le pouvoir de Yah'ya, neveu de K'âsem, allèrent assiéger K'âsem à Xérès, où il s'était fixé ; ce prince tomba entre les mains de Yah'ya, qui resta ainsi [p. 37] seul chef des Berbères. K'âsem fut retenu en prison par lui d'abord, puis par le frère de Yah'ya, Idrîs, à la mort duquel il fut étranglé en 431 ; son corps fut envoyé à son fils Moh'am-

med b. K'âsem à Algéziaras, où il fut enterré. Six ans s'étaient écoulés entre le moment où K'âsem avait pris à Cordoue le titre de khalife et celui où il tomba entre les mains de son neveu; il resta seize ans prisonnier de son neveu Yah'ya et d'Idrîs, puis fut tué en 431, à l'âge de 80 ans (1). La mère de deux fils qu'il laissa, Moh'ammed et H'asan, était Emîra, fille de H'asan b. K'annoûn b. Ibrâhîm b. Moh'ammed b. K'âsem b. Idrîs b. Idrîs b. 'Abd Allâh b. H'asan b. Hasan b. 'Ali b. Abou T'âleb.

Règne de Yah'ya b. 'Ali el-Mo'tali

On n'est pas d'accord sur son prénom (*konya*), que les uns disent être Abou'l-K'âsem et les autres, Abou Moh'ammed. Sa mère était Lobboûna, fille de Moh'ammed b. H'asan b. K'âsem (connu sous le nom de K'annoûn) b. Ibrâhîm b. Moh'ammed b. K'âsem b. Idrîs b. Idrîs b. 'Abd Allâh b. H'asan b. H'asan b. 'Ali b. Abou T'âleb. H'asan b. K'annoûn est l'un des plus remarquables d'entre les princes descendus de H'asan; il figure parmi les plus braves, les plus insoumis, les plus ardents à la révolte (2). Nous avons dit que Yah'ya prit le titre de khalife à Cordoue en 413, et qu'en 414, il s'enfuit de cette ville et se retira à Malaga. Ensuite, en 416, une troupe de perturbateurs tenta de lui rendre le pouvoir à Cordoue, et y réussit. Mais Yah'ya hésita à entrer lui-même dans la ville et y envoya son lieutenant 'Abd er-Rah'mân b. 'At'tâf Ifreni. Cette situation dura toute une année, jusqu'en (moh'arrem) 417, où son autorité cessa d'être reconnue dans la ville; il se borna alors à diriger maintes attaques contre elle, jusqu'au moment où les Berbères le reconnurent pour chef et lui livrèrent

(1) Voir une version un peu différente dans les *Mus. d'Esp.*, III, 333; cf. I. Athîr, X, 193.

(2) Cf. *Hist. des Berbères*, II, 149; III, 215 et 237.

les forts, les châteaux et les villes (qu'ils détenaient); [p. 38] à Carmona (entre autres) il avait un grand pouvoir. Il alla assiéger Séville, dont il convoitait la possession. Or un jour qu'il était ivre il se dirigea contre un corps de cavalerie qui était sorti de Séville et se trouvait dans le voisinage de Carmona; mais c'était un piège qu'on lui tendait, et il ne put fuir assez rapidement pour éviter la mort, le lundi 7 moh'arrem 427. Il laissait, entre autres enfants, H'asan et Idrîs, nés de concubines l'un et l'autre (1).

Règne d'Abd er-Rah'mân b. Hichâm el-Mostaz'hir

Après que les Berbères durent, ainsi que K'âsem, abandonner Cordoue, comme nous l'avons dit, les Cordouans s'accordèrent sur la nécessité de replacer les Omeyyades à la tête du gouvernement. Ils en choisirent donc trois: 'Abd er-Rah'mân b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir, frère du Mahdi cité plus haut, Soleymân b. el-Mortad'a, déjà cité, et Moh'ammed b. 'Abd er-Rah'mân b. Hichâm b. Soleymân, c'est-à-dire du Soleymân qui s'était révolté contre Mahdi b. Nâçir. Mais ensuite le pouvoir fut (définitivement) attribué à 'Abd er-Rah'mân b. Hichâm b. 'Abd el-Djebbâr, qui fut reconnu comme khalife le 13 ramad'ân 414. Né en dhoû'l-k'a'da 392 d'une concubine nommée Ghâya, il n'avait que 22 ans; son prénom (*konya*) était Aboû'l-Mot'arref et il prit comme surnom (*lak'ab*) el-Mostaz'hir. Mais bientôt éclata une révolte dont le chef, Aboû 'Abd er-Rah'mân Moh'ammed b. 'Abd er-Rah'mân b. 'Obeyd Allâh b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir, avait pour partisans des gens de la plus basse populace, et 'Abd er-Rah'mân b. Hichâm fut tué le 27 [lire, le 3] dhoû'l-k'a'da de cette année 414.

(1) Voir sur ces événements I. Athîr, IX, 195; *Mus. d'Esp.*, III, 258; IV, 22; plus bas, p. 299.

Ce prince, qui ne laissa pas de descendants, était très intelligent et très doux, très versé dans la connaissance de la littérature et de la rhétorique, au témoignage d'Abou Moh'ammed 'Ali b. Ah'med (1), qui avait été son vizir et partant le connaissait bien. D'après le vizir Abou 'Amir Ah'med b. 'Abd el-Melik b. Choheyd (2), Mostaz'hir cultivait avec succès la poésie et a dit en parlant de sa cousine [p. 39] :

[T'awil]. « De même qu'un sacre fond sur une colombe qui déploie ses ailes, ainsi je m'élance vers cette colombe issue des 'Abd Chems dès que les siens ont le dos tourné. Les Pléïades ne sont pas plus blanches que sa main, l'Aurore est jalouse de l'éclat de sa gorge. (Pourquoi ne réussirais-je pas) moi qui manie si hardiment la lance quand les flancs noirs des chevaux se rougissent (du sang de la bataille), moi qui traite avec honneur l'hôte qui s'abrite sous mon toit, moi qui comble de bienfaits le malheureux qui fait appel à ma générosité! » (3).

Il composa cette poésie, qui est longue, pendant qu'il recherchait sa cousine Oumm el-Hakam (4), fille de Soleymân Mosta'in. Le dit Abou 'Amir parle en ces termes : « On douta qu'il fût réellement l'auteur de ses poésies et de ses opuscules, jusqu'au jour où il improvisa des vers adressés à Ya'la b. Abou Zeyd (5), lorsque celui-ci vint lui présenter ses hommages. Tous les gens de goût en restèrent surpris ; quant à moi, j'avais déjà eu l'occasion de le mettre à l'épreuve. Ya'la, qui était survenu à l'improviste, n'avait pas quitté la salle d'audience que le

(1) C'est à dire Ibn H'azm.

(2) On trouve des articles consacrés à ce personnage dans I. Khalik. (I, 98), qui le fait mourir en 426 ; le *Mat'mah'*, p. 16 ; le ms 1372 de Paris, déjà cité, f. 26 v° ; et Makkari.

(3) Ces quatre vers font partie d'une pièce traduite ap. *Mus. d'Esp.* (III, 339), où un sens légèrement différent leur est attribué.

(4) Elle s'appelait aussi H'abiba, d'après Dozy, *l. l.*

(5) Toutes mes recherches au sujet de ce personnage sont restées vaines.

prince lui accordait son pardon dans des vers improvisés. Je craignais en vérité qu'il ne vint à broncher, mais il se tira admirablement d'affaire. »

**Règne de Moh'ammed b. 'Abd er-Rah'mân el-Mostakfi
Billâh**

Né en 366, Moh'ammed b. 'Abd er-Rah'mân était, lors de son avènement, âgé de quarante-huit ans et quelques mois ; il portait le prénom (*konya*) d'Abou 'Abd er-Rah'mân. Sa mère était une concubine nommée H'awra ; son père avait été, au commencement du règne de Hichâm el-Moayyed, mis à mort par ordre d'Ibn Abou 'Amir, parce qu'il avait tenté de se révolter et de s'emparer du pouvoir. Moh'ammed b. 'Abd er-Rah'mân prit le surnom d'El-Mostakfi Billâh et ne régna que six mois et quelques jours ; mauvais administrateur, il était en outre des plus grossiers et des plus inintelligents. Son vizir était un tisserand nommé Ah'med b. Khâlid, qui donnait tous les ordres et gouvernait l'état ; que dire d'un état dirigé par un tisserand ? Cela dura jusqu'à la déposition de ce prince ; le vizir, assailli en plein jour dans son hôtel par la populace de Cordoue, fut égorgé, et l'on ne cessa de frapper son cadavre que quand il fut refroidi. Mostakfi fut déposé et chassé de Cordoue, après être resté emprisonné, sans boire ni manger, [p. 40] pendant trois jours ; il se réfugia vers la frontière, tandis que Yah'ya b. 'Ali le Fâtimide reprenait le pouvoir. De la frontière, Mostakfi gagna le village de Choumount, près de Medina Celi ; il était accompagné par un de ses officiers, 'Abd er-Rah'mân b. Moh'ammed b. Selîm, de la descendance de Sa'îd b. Mondhir, ce dernier chef bien connu du temps d'Abd er-Rah'mân Nâçir. Comme cet officier était ennuyé de rester avec lui, il servit un jour à Mostakfi, qui lui demandait à manger, un poulet qu'il avait frotté avec du suc d'aconit, plante qu'on trouve fréquemment en Espa-

gne et surtout dans cette région. Mostakfi mourut aussitôt après l'avoir mangé, et cet officier procéda au lavage du corps, à l'ensevelissement, aux dernières prières et à l'inhumation ; celle-ci eut lieu dans l'endroit où mourut ce prince, qui ne laissa pas de postérité.

Yah'ya b. 'Ali le Fâtimide resta alors seul maître du pouvoir, mais cependant sans pénétrer dans Cordoue et en continuant de résider à Carmona, ainsi qu'il a été dit plus haut, jusqu'à ce qu'il fut tué en l'année 427.

Règne de Hichâm el-Mo'tadd billâh (1)

Quand, à cette date, le pouvoir de Yah'ya b. 'Ali le Fâtimide prit fin à Cordoue, les habitants de cette ville tombèrent d'accord pour rappeler les Omeyyades sur le trône. Le chef de ce mouvement, celui qui l'organisa et déploya tous ses efforts pour le faire réussir, fut le vizir Aboû'l-H'azm Djahwar b. Moh'ammed b. Djahwar b. 'Obeyd Allâh b. Moh'ammed b. el-Ghamr b. Yah'ya b. 'Abd el-Ghâfir b. Aboû 'Obda. A ce moment, d'ailleurs, tous ceux qui, à Cordoue, se disputaient le premier rang et recherchaient les troubles, s'étaient éloignés. Djahwar envoya des messagers aux habitants des places frontières et à ceux qui y commandaient et qui partageaient son avis. Après qu'il les eut consultés et qu'un long délai se fut écoulé, on s'accorda à reconnaître pour chef Aboû Bekr Hichâm b. Moh'ammed b. 'Abd el-Melik b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir, frère de Mortad'a, déjà cité. [P. 41] Hichâm résidait alors dans un fort de la frontière, nommé Albounta (Alpuente), auprès d'Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. 'Abd Allâh b. K'âsim, officier qui s'était rendu maître de cette localité. On lui prêta serment de fidélité en rebî' I 418, et il prit le surnom (lak'ab)

(1) Ou, selon d'autres, Mo'tamid ; voir sur ces événements *Mus. d'Esp.*, III, 358.

de El-Mo'tadd billâh. Né en 364, il était l'aîné de quatre ans de son frère Mortad'a, et avait 54 ans lorsqu'on le reconnut pour khalife; sa mère était une concubine nommée 'Atib. Pendant trois ans il erra aux frontières, de place en place, sans pouvoir se fixer nulle part. Des luttes sérieuses et des troubles graves surgirent entre les principaux chefs, qui finirent cependant par s'accorder pour le laisser pénétrer dans la capitale Cordoue, où il fit son entrée, le 8 dhou'l-h'iddja 420. Il n'y séjourna guère, car bientôt un corps de troupes se souleva, et il fut déposé. Alors, entre autres événements trop longs à raconter, on le chassa de son palais avec les siens, ses femmes étant dévoilées et nu-pieds; on les retint captifs dans la grande mosquée, où ils restèrent plusieurs jours, ne recevant à boire et à manger que de la charité publique. Chassés ensuite de Cordoue après avoir été ainsi emprisonnés, Hichâm et ses compagnons gagnèrent la frontière. Après avoir erré quelque temps, l'ex-khalife s'établit auprès d'Ibn Hoûd, qui était devenu maître de Lérida, Saragosse, Fraga, Tortose et les environs, et y resta jusqu'à sa mort, survenue en 427. Hichâm, qui ne laissa pas de postérité, est le dernier Omeyyade qui ait régné en Espagne. Voici sa généalogie: Hichâm b. Moh'ammed b. 'Abd el-Melik b. 'Abd er-Rah'mân Nâçir b. Moh'ammed b. 'Abd Allâh b. Moh'ammed b. 'Abd er-Rah'mân b. H'akam b. Hichâm b. 'Abd er-Rah'mân ed-Dâkhil b. Mo'awiyya b. Hichâm b. 'Abd-el-Melik b. Merwân b. H'akam. Sa chute du trône marqua la fin du pouvoir des Omeyyades, dont le nom cessa désormais d'être prononcé dans les chaires d'aucune des provinces d'Espagne ou de l'Afrique septentrionale, et ne l'a plus été jusqu'à aujourd'hui.

Ici finit le résumé de ce que nous avons pu apprendre de l'histoire des Omeyyades d'Espagne.

[P. 42] **Histoire de l'Espagne et de ses rois
depuis la fin du pouvoir Omeyyade jusqu'à la présente
année 621**

La dynastie Omeyyade ayant pris fin en Espagne sans qu'il restât aucun membre de cette famille en état d'exercer le pouvoir ou digne de commander, le royaume de Cordoue fut administré par Djahwar b. Moh'ammed b. Djahwar, dont le prénom était Aboû'l-H'azm et dont la généalogie a été exposée dans l'article consacré à Hichâm el-Mo'tadd. Aboû'l-H'azm provenait d'une famille noble et était habitué à l'exercice du pouvoir : ses ascendants avaient été ministres sous les dynasties H'akamite (Omeyyade) et 'Amirite ; lui-même avait de l'astuce, une vaste et ferme intelligence, et de sérieuses connaissances administratives ; il était en même temps assez fin pour avoir su jusqu'alors se tenir à l'écart des discordes civiles, tout en affichant de la dévotion, du zèle pour les exercices religieux et de bonnes mœurs. Mais quand il se vit le champ libre et débarrassé de prétendants, il saisit l'occasion qui lui parut favorable, et, s'emparant du pouvoir, il se chargea de la défense des intérêts du pays. Fidèle pourtant aux habitudes de réserve qu'il avait affichées jusqu'alors, il se contenta de la réalité du pouvoir sans en avoir l'apparence et en se le réservant tout entier ; il se donnait néanmoins comme gardant le pouvoir pour le remettre à celui qu'agrèerait le peuple. Il laissa dans les divers palais la même installation de concierges et d'employés que sous la précédente dynastie, mais il ne quitta pas sa demeure pour s'y installer. Les revenus des propriétés royales furent par lui confiés à des officiers spéciaux qui étaient sous sa surveillance. Il se fit une garde spéciale, composée des marchands, et dont la solde était représentée par l'intérêt de sommes qu'ils avaient entre

les mains, mais dont le capital restait dû par eux; à des époques indéterminées il leur en était demandé compte. Il leur fit distribuer des armes avec ordre de les porter [p. 43] dans leurs boutiques et dans leurs habitations, de façon que, quelque affaire survenant à l'improviste, soit de nuit soit de jour, chacun eût ses armes sous la main, n'importe qu'il fût dans sa boutique ou dans son logement (1). Aboû 'l-H'azm, fidèle à l'habitude des gens de bien, assistait aux funérailles et allait visiter les malades, mais n'en dirigeait pas moins les affaires de l'État aussi bien que des princes guerriers. C'était un homme intègre et doux, sous le règne de qui Cordoue fut comme un lieu sacré où les timides n'avaient rien à craindre. Cela dura jusqu'à sa mort, survenue le 1^{er} çafar 435, après une administration de quatorze ans et quelques mois.

L'autorité qu'il avait exercée à Cordoue passa ensuite aux mains de son fils Aboû'l-Walîd Moh'ammed b. Djahwar, qui continua sans interruption les traditions de politique et de bonne administration dont son père lui avait donné l'exemple, et qui mourut le 29 chawwâl 443 (2).

A la suite de divers événements, l'autorité de Cordoue échut à l'émir surnommé Mamoûn b. Dhoû'n-Noûn, chef de Tolède, qui mourut peu après. Il eut pour successeur à Cordoue un Berbère nommé Ibn 'Okâcha, dont le nom [proprement dit] était, je crois, Moûsa, qui y resta jusqu'à sa défaite et son expulsion par Ez-Z'âfer bi-h'awl Allâh Aboû'l-K'âsim Moh'ammed b. 'Abbâd, ainsi que nous le raconterons.

Ici s'arrête l'histoire de Cordoue en tant que capitale;

(1) Ces détails, à quelques nuances près, figurent aussi dans I. Athîr, IX, p. 200, d'après qui je corrige le texte de Merrâkechi (p. 42, l. 3 ad f.) en *ارزافهم ربه اموال*

(2) Sur cette date, cf. *Mus. d'Esp.*, IV, 156 n.

à partir de la conquête de Mo'tamid, elle ne fut plus qu'une dépendance de Séville.

Parlons maintenant des H'asanides. Après la mort violente de Yah'ya b. 'Ali H'ammoûdi survenue, nous l'avons dit, le 7 moharrem 427, Aboû Dja'far Ah'med b. Aboû (1) Moûsa, dit Ibn Bak'anna, et Nadjâ, le ministre slave, tous les deux vizirs des H'asanides, retournèrent à Malaga, capitale de ces princes, et s'adressèrent au frère de Yah'ya, Idrîs b. 'Ali. Ce dernier prince était alors à Ceuta, où il régnait aussi bien qu'à Tanger; se rendant à leur appel [p. 44], il arriva à Malaga, où les deux ministres le reconnurent pour khalife, mais en lui imposant de se faire remplacer à Ceuta par H'asan, fils de feu Yah'ya; ils ne voulaient, à cause de leur jeune âge, d'aucun des deux fils de Yah'ya, c'est-à-dire H'asan et Idrîs. Idrîs b. 'Ali souscrivit à cette condition, et Nadjâ accompagna, à Ceuta et à Tanger, ce H'asan, qui était le cadet des deux fils de Yah'ya, mais le plus avisé.

Idrîs, qui prit le surnom de Mota'ayyid, régna ainsi jusqu'en 430 ou 431, où éclatèrent des troubles occasionnés par l'envie qu'avait le prince de Séville, le k'âd'i Aboû'l-K'âsim Moh'ammed b. Isma'îl b. 'Abbâd, de s'emparer des territoires obéissant à son voisin. Mota'ayyid envoya son fils Ismâ'îl assiéger Carmona à la tête d'une armée, à laquelle se joignirent des volontaires berbères; Ismâ'îl se dirigea ensuite vers les forts appelés Ochoûna (Ossuna) et Ecija, qu'il enleva l'un et l'autre à Moh'ammed b. 'Abd Allâh, officier berbère, originaire des Benoû Berzâl. Moh'ammed b. 'Abd Allâh implora le secours d'Idrîs b. 'Ali le H'asanide et des tribus de Çanhâdja (2).

(1) Ce mot, qui est omis dans le texte, doit être rétabli (*Mus. d'Esp.*, IV, 36 n.). Le nom de ce chef est toujours orthographié Ibn Bak'iyya par I. Athir (IX, 196 et 197).

(2) Çanhâdja est encore la prononciation actuelle, mais on orthographie aussi Cinhâdja et Çonhâdja (*Lobb el-lobâb*, S. V.; Cat. des Mss ar. de Leyde, IV, 249 n.).

Le chef de ces dernières se rendit en personne à son appel, et Idrîs lui envoya une armée sous les ordres d'Ibn Bak'anna Ah'med b. [Aboû] Moûsa, son ministre. Ces auxiliaires opérèrent leur jonction avec Moh'ammed b. 'Abd Allâh, mais ensuite, intimidés par Isma'îl b. Moh'ammed b. Isma'îl b. 'Abbâd, qui commandait l'armée de son père, le k'âd'i Aboû'l-K'âsim, ils se dispersèrent, et chacun rentra chez soi. Au reçu de cette nouvelle, Ismâ'îl b. Moh'ammed sentit croître ses espérances, et se porta sur la route que suivait le prince des Çanhâdja. Celui-ci, jugeant que son adversaire l'atteindrait, fit prier Ibn Bak'anna, qu'il n'avait quitté que depuis peu, de revenir sur ses pas. Ibn Bak'anna y ayant consenti, une bataille eut lieu entre les deux armées; elle dura peu, car à peine étaient-elles en face l'une de l'autre, que les troupes d'Ibn 'Abbâd s'enfuirent en livrant Isma'îl, qui fut le premier tué et dont la tête fut portée à Idrîs b. 'Ali. Ce prince, qui [p. 45] était gravement malade, avait quitté Malaga pour se rendre dans la montagne de Boubachtar (1), où était Ibn H'afçoûn déjà nommé, et s'y tenait renfermé; mais il mourut deux jours après, laissant comme descendance Yah'ya, qui fut tué après lui, Moh'ammed, surnommé Mahdi, et H'asan, surnommé Sâmi. Son fils aîné 'Ali était mort avant lui, laissant un fils nommé 'Abd Allâh, que son oncle, en montant sur le trône, exila.

Yah'ya b. 'Ali (H'ammoûdi) avait emprisonné à Algézi-ras ses deux cousins Moh'ammed et H'asan, fils de K'âsim b. H'ammoûd; ils y étaient sous la garde d'un Maghrebien nommé Aboû'l-H'addjâdj, qui, en apprenant le meurtre de Yah'ya, réunit les Maghrebins et les nègres d'Algézi-ras et fit sortir de prison Moh'ammed et H'asan, en les désignant aux soldats comme devant être leurs chefs. La majeure partie des troupes les reconnut aussitôt, tant était resté vif le souvenir des bons traitements

(1) Bobastro (Dozy, *Recherches*, I, 323; Edrîsi, pp. 174 et 204).

de leur père pour les nègres. Moh'ammed exerça seul le pouvoir à Algéziras, à l'exclusion de H'asan, mais cependant sans prendre le titre de khalife. Son frère H'asan, après être resté quelque temps avec lui, fut pris de ferveur religieuse; il revêtit le froc et se retira du monde; il se rendit ensuite en pèlerinage à la Mekke en compagnie de sa sœur Fât'ima, fille de K'âsim, et femme de Yah'ya b. 'Ali el-Mo'tali.

Idrîs donc étant mort, Ibn Bak'anna chercha à le faire remplacer par son fils Yah'ya b. Idrîs, connu sous le nom de H'ayyoûn, mais il n'apporta pas à la réalisation de son plan toute la hardiesse nécessaire et se montra indécis et hésitant. Or quand Nadjâ, le ministre slave, apprit le meurtre d'Ismâ'îl b. 'Abbâd et la mort d'Idrîs b. 'Ali, il laissa à Ceuta, où il se trouvait alors, des Slaves qui jouissaient de sa confiance, et il s'embarqua avec H'asan b. Yah'ya pour Malaga, où il voulait installer ce prince. A leur arrivée dans le port de Malaga, les troupes ne firent aucune résistance, et leur chef s'enfuit dans le fort de Comarès, à dix-huit milles de Malaga, de sorte que H'asan et Nadjâ entrèrent dans cette dernière ville. Les Berbères qui s'y trouvaient se joignirent à eux et élevèrent H'asan b. Yah'ya au khalifat [p. 46] sous le nom d'El-Mosta'li (1). Le nouveau prince adressa à Ibn Bak'anna une proclamation où il lui promettait l'ammistie; mais ce ministre, s'étant rendu auprès de lui, fut saisi et mis à mort. Yah'ya b. Idrîs, cousin de Mosta'li, fut également exécuté. Nadjâ retourna à Ceuta et Tanger, laissant auprès de H'asan un marchand nommé Es-Sel'ifi (2) en qui il (Nadjâ) avait une grande confiance, et cette situation resta sans changement pendant près de deux ans. H'asan b. Yah'ya, qui avait épousé sa cousine, fille d'Idrîs, fut, dit-on, empoisonné par cette femme, qui regrettait la mort de son frère.

(1) Ou, selon d'autres, el-Mostancir (voir I. Athîr, IX, 197).

(2) I. Athîr (*ib.*) orthographe Chet'ifi.

Après sa mort, Set'îfi exerça le pouvoir et emprisonna Idrîs b. Yah'ya, faits dont il informa Nadjâ. Celui-ci, qui avait auprès de lui un jeune fils de H'asan, se défit aussi de lui par trahison, à ce qu'on raconte : Dieu seul sait la vérité ! H'asan b. Yah'ya ne laissant pas de postérité, Nadjâ, au reçu de cette nouvelle, laissa à Ceuta et à Tanger des Slaves en qui il avait confiance et s'embarqua pour Malaga. A son arrivée en cette ville, il fit surveiller plus étroitement encore Idrîs b. Yah'ya et rendit la captivité plus sévère, car le but qu'il poursuivait était de détruire l'autorité des H'asanides et d'y substituer la sienne propre. Il convoqua les Berbères qui constituaient l'armée (*djond*) de ce pays et leur déclara ouvertement son projet, en leur promettant toute sa faveur (s'ils l'appuyaient). Ces troupes ne purent refuser leur concours, et en apparence elles se soumirent à lui, mais au fond la chose leur était très pénible.

Nadjâ se mit alors à la tête de son armée pour aller détruire à Algéziras le pouvoir de Moh'ammed b. K'âsim. Mais au bout de quelques jours de combat, il s'aperçut de la tiédeur des dispositions de ses compagnons et jugea à propos de retourner à Malaga. Il voulait, à son arrivée, bannir de cette ville ceux dont il redoutait les embûches, rechercher la paix avec les autres, et, de partout où cela lui serait possible, appeler des Slaves pour s'appuyer sur eux contre ses adversaires. Aussi les Berbères, qui s'en aperçurent, le tuèrent par trahison pendant que, en route pour Malaga, il passait sur sa monture dans un défilé où l'avait précédé celui qui devait lui donner la mort. Quant aux Slaves qui l'accompagnaient, ils s'enfuirent, et deux des conjurés se précipitèrent à bride abattue [P. 47] jusqu'à Malaga, où ils pénétrèrent en criant : « Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! » Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Set'îfi, qu'ils tuèrent à coups d'épée.

De concert avec les troupes, on tira de prison Idrîs b. Yah'ya, qui fut élevé au khalifat et à qui fut prêté le ser-

ment d'obéissance. Ce prince, qui prit le surnom d'Ali, avait un caractère qui présentait de singuliers contrastes : il était d'une miséricorde sans pareille, et si charitable qu'il distribuait chaque jour cinq cents pièces d'argent en aumônes ; il rappela tous les exilés et leur rendit leurs terres et leurs propriétés ; on ne cita, de son temps, le nom d'aucun révolté ; homme accueillant et de compagnie agréable, il savait répéter les vers qui en valaient la peine. Mais malgré cela il ne fréquentait et ne recherchait que des gens du vulgaire, qu'il laissait même en contact avec ses femmes. Nul des Çanhâdjites ni des Ifrénites qui l'entouraient ne se voyait refuser la place forte dont il pouvait avoir envie. L'émîr des Çanhâdja lui fit un jour demander de lui livrer Moûsa b. 'Affân Sibti, qui le servait en qualité de vizir, qui dirigeait l'administration et avait été le serviteur de son père et de son aïeul. Moûsa b. 'Affân, quand il fut informé de cette demande du Çanhâdjite et qu'il reconnut qu'il ne pouvait échapper, dit au khalife : « Obéis à ce qu'on te demande ; je me sou mets à la volonté divine. » Ce ministre fut alors livré au Çanhâdjite, qui le fit égorger.

Il avait fait emprisonner et détenait dans le château d'Ayros (1) ses deux cousins Moh'ammed et H'asan, fils d'Idrîs b. 'Ali. Mais l'incohérence de ses vues poussa à la révolte celui de ses affidés qui était gouverneur du château, et qui choisit alors pour chef Moh'ammed b. Idrîs, cousin d'Idrîs b. Yah'ya. Alors les nègres qui formaient la garnison de la citadelle de Malaga proclamèrent aussi le même personnage et l'invitèrent à se rendre au milieu d'eux. Ils s'étaient retranchés dans la citadelle, mais le peuple accourut auprès d'Idrîs b. Yah'ya et lui demanda la permission d'attaquer le fort et d'en chasser la garnison, ce qui se serait fait en un clin d'œil (2). Mais il refusa

(1) Il paraît que cet endroit n'existe plus (*Mus. d'Esp.*, IV, 63).

(2) Litt. « ce qui n'aurait pas été plus long que de traire une charrue deux fois. »

ces offres des habitants, et leur conseilla de rentrer chez eux et de le laisser. On lui obéit, et alors arriva son cousin, qui fut reçu par des compliments de bienvenue et reconnu comme khalife sous le nom [p. 48] de Mahdi. Celui-ci désigna son frère comme héritier présomptif et lui fit prendre le nom de Sâmî; il emprisonna son cousin Idrîs b. Yah'ya dans le château où il avait été détenu lui-même. Ce prince, enfin, déploya une telle sévérité et une si grande audace que tous les Berbères, en étant venus à trop le redouter, s'entendirent avec le gouverneur chargé de la garde d'Idrîs b. Yah'ya, et obtinrent de lui qu'il (remît ce prince en liberté et) embrassât son parti.

Au commencement de son règne et après la mort de Nadjâ, Idrîs, nous l'avons dit, avait nommé à Ceuta et à Tanger deux des serviteurs de son frère, qui appartenaient à la tribu berbère des Baraghwât'a (1) et qui s'appelaient l'un Rizk'Allâh, l'autre Sakât. Tous les deux gardèrent leur situation après la chute de celui qui les avait nommés. Moh'ammed [Mahdi], sans s'affecter du fait que le gouverneur du château d'Ayros s'était déclaré en faveur d'Idrîs, tint vigoureusement tête aux révoltés, réconforté et soutenu qu'il était par sa mère, qui présidait elle-même aux (préparatifs de) guerre et récompensait ceux qui étaient victimes des événements. Découragés par son énergie et sa vigoureuse résistance, les Berbères abandonnèrent Idrîs b. Yah'ya, mais jugèrent à propos de l'envoyer aux deux Baraghwât'is (2) qui gouvernaient Ceuta et Tanger. Idrîs leur avait d'ailleurs déjà confié la garde de son fils. Ces deux gouverneurs le reçurent avec de grandes marques de respect et le saluèrent du titre de khalife, mais le soumièrent à une étroite surveillance, sans permettre à personne du peuple de l'approcher. Cependant, quelques seigneurs berbères parvinrent, à force d'adresse, jusqu'à

(1, 2) Orthographe du ms.

lui, et lui dirent : « Ces deux esclaves te dominant et t'empêchent d'exercer le pouvoir ; mais si tu nous le permets, nous pourrons te débarrasser d'eux (1). » Loin d'accepter ces propositions, il en fit part aux deux gouverneurs, qui exilèrent les seigneurs en question. Ils rendirent ensuite la liberté à Idrîs b. Yah'ya et l'envoyèrent en Espagne, mais gardèrent son fils avec eux, à cause de son jeune âge. D'ailleurs, au cours de tous ces événements, ils continuèrent toujours de traiter Idrîs de khalife.

Moh'ammed ben Idrîs, mécontent d'un acte de son frère Sâmi, l'exila sur le littoral africain, dans les montagnes des Ghomâra (2). Dans cette région, qui obéissait aux H'asanides, il fut reçu avec les marques d'une considération extrême. Les Berbères s'adressèrent ensuite à Moh'ammed b. K'âsim [p. 49], d'Algéziras, auprès de qui ils se groupèrent en lui promettant leur concours. Mordu par l'ambition, il accepta leurs offres et fut par eux reconnu khalife sous le titre de Mahdi. Les choses en vinrent ainsi au comble du mensonge et de la honte, car on comptait quatre Princes des croyants (emir el-mouminîn) dans un coin de terre qui mesurait trente parasanges de côté ! Ses adhérents ne restèrent que peu de temps auprès de lui, et regagnèrent bientôt leurs foyers ; Moh'ammed tout déconfit dut rentrer à Algéziras, où il mourut quelques jours après, de chagrin dit-on. Il laissa une huitaine d'enfants mâles et eut pour successeur à Algéziras K'âsim b. Moh'ammed b. K'âsim, qui ne prit pourtant pas le titre de khalife. Moh'ammed b. Idrîs continua de résider à Malaga jusqu'à sa mort, arrivée en 445.

Après la mort de Moh'ammed b. Idrîs b. Yah'ya, le peuple rappela à Malaga Idrîs b. Yah'ya surnommé 'Ali,

(1) Lisez dans le texte نكجكمها

(2) Au Maroc, vers Anzilân (Edrîsi, pp. 81 et 170).

qui était chez les Benou Ifren à Tâkoroûna (1), et qui fut le dernier prince H'asanide de cette ville. Après sa mort, les Berbères s'accordèrent à expulser d'Espagne cette dynastie et à la renvoyer sur le littoral Africain, à l'effet de rester les seuls maîtres des territoires sur lesquels s'étendait son pouvoir.

Leur projet réussit pleinement, et ils s'emparèrent de la région qui va d'Algéziras et des localités environnantes jusqu'à Tâkoroûna, Malaga et lieux voisins, et jusqu'au fort de Monakkeb (2), Grenade et ses dépendances; il y faut ajouter quelques cantons de Séville, tels que Ossuna, Carmona et Chellabera (3). Cet état de choses dura jusqu'à leur expulsion de la portion qu'ils possédaient du territoire de Séville, par Mo'tad'id billâh Aboû 'Amr 'Abbâd b. Moh'ammed b. Ismâ'il b. Abbâd Lakhmi, dont le fils Aboû 'l-K'âsim Mo'tamid 'Ala'llâh compléta l'œuvre commencée.

Telle est, d'après Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. Aboû Naçr H'omaydi, l'histoire des H'asanides et de ce qui les concerne; c'est cet auteur que j'ai presque toujours suivi, me bornant à faire des extraits de son livre, sauf dans les passages où il se trompait manifestement [P. 50] et que j'ai corrigés de mon mieux. C'est par Dieu qu'on trouve la voie, c'est lui qu'il faut implorer pour obtenir la vraie direction en paroles et en actes.

Exposé sommaire de l'état de l'Espagne après la chute des Omeyyades

Après l'extinction de la dynastie Omeyyade en Espagne, les habitants constituèrent divers groupes et cha-

(1) Sur Tâkorona ou Tâkoroûna, voir *Mus. d'Esp.*, I, 343.

(2) Almuñecar (Edrîsi, p. 199).

(3) Le ms orthographie ainsi ce nom, dont j'ignore l'équivalent actuel.

que région obéit à celui qui s'en rendit maître. Ces chefs se partagèrent les diverses dénominations propres aux Khalifes : l'un s'appela Mo'tad'id, un second Ma'moûn, d'autres encore Mosta'in, Mok'tadir, Mo'taçim, Mo'tamid, Mowaffak', Motewakkil et autres épithètes khalifales. C'est à ce sujet que dit Aboû 'Ali Ha'san b. Rechîk' (1) :

[Basît'] « Il me plaît peu d'entendre en Espagne ces noms de Mok'tadir et de Mo'tad'id ; ces appellations royales sont déplacées et font songer au chat qui se gonfle pour atteindre la force du lion. »

Je vais dire ici leurs noms et les régions dont ils s'étaient rendus maîtres, en observant la brièveté à laquelle je me suis engagé, car si je m'étendais sur l'histoire et la vie de chacun d'eux et sur les événements qui les concernent, cet ouvrage cesserait d'être un sommaire pour devenir un traité développé. Ce qui d'ailleurs m'a empêché d'écrire toute leur histoire ou celle de la plupart d'entre eux, c'est le petit nombre des livres que j'ai eus à ma disposition et la confusion de presque tous mes souvenirs.

Dans la région septentrionale (2), nous citerons tout d'abord Soleyman b. Hoûd ; il prit le surnom de Mou'tamin, son fils celui de Mok'tadir, et son petit-fils celui de Mosta'in. De ce côté, les Benoû Hoûd possédaient Tortose et ses dépendances, Saragosse et ses dépendances, Fraga (Efragha), Lérida et Calatayud (K'al'at ayyoub). Toutes ces villes sont maintenant au pouvoir des Francs et appartiennent au prince de Barcelone, que Dieu confonde ! Elles constituent ce qu'on appelle l'Aragon, qui

(1) Ha'san b. Rechîk' K'ayrawâni, † 463, est l'objet d'une notice d'I. Khall. I, 384 ; voir aussi le ms 1372 de Paris déjà cité, f. 37 v., et le n° 1376 anc. F. de la même collection, f. 38.

(2) Le texte porte جنوبي « méridional » ; il faut évidemment lire شمالي « septentrional ». La même erreur se répète dans le texte arabe, deux lignes plus bas.

finit à la limite extrême du royaume de Barcelone, du côté de la France.

A côté des Benoû Hoûd [p. 51] se trouvait 'Abd el-Melik b. 'Abd el-'Azîz, * dont le prénom était Aboû Merwân. Il avait depuis longtemps l'habitude du commandement, et par la noblesse de sa maison, il avait le plus de titres à la préséance sur les princes de l'Espagne * (1). Je ne lui connais pas de surnom (lak'ab). Il régnait sur Valence et ses dépendances.

Sur la frontière et jusqu'au point où commençaient les dépendances de Tolède, régnait un personnage du nom de Aboû Merwân b. Rezîn.

Tolède et son territoire étaient gouvernés par l'émir Aboû'l-H'asan Yah'ya b. Isma'îl b. 'Abd er-Rah'mân b. Isma'îl b. 'Amir b. Mot'arref b. Moûsa b. Dhoû'n-Noûn. Parmi les princes espagnols, c'était lui dont le pouvoir remontait le plus haut, dont la famille était le plus noble, dont les droits à la préséance étaient le plus fondés; il portait le surnom de Ma'moûn. Son père Ismâ'îl s'était antérieurement emparé de Tolède et en était resté seul maître, dès le début des troubles. Aboû'l-H'asan régna sur Tolède et sur son territoire jusqu'à son expulsion par Alphonse (Alphonse VI), que Dieu maudisse! en 476. Depuis lors et jusqu'à présent, elle est restée la capitale des chrétiens.

Cordoue et son territoire, jusqu'au point où commence la frontière, étaient gouvernés par Djahwar b. Moh'ammed b. Djahwar, dont nous avons dit la généalogie. Ce prince fut dépossédé par celui de Tolède, Ismâ'îl b. Dhoû'n-Noûn, père de l'Aboû'l-H'asan prénommé.

A Séville et sur son territoire régnait le k'âd'i Aboû'l-K'âsim Moh'ammed b. Ismâ'îl b. 'Abbâd Lakhmi, qui en était resté maître après en avoir expulsé K'âsim b.

(1) Les mots entre astérisques ne figurent qu'à la marge du manuscrit et sont en contradiction avec ce qui vient peu de lignes plus bas.

H'ammoûd et ses deux fils, Moh'ammed et H'asan, faits que nous exposerons plus loin.

A Malaga, à Algéziras, à Grenade et dans ces régions, nous avons dit que c'étaient les Benoû Berzâl, Berbères Çanhâdjites, qui dominaient.

L'eunuque (*Khâdim*) Zoheyr l'Amirite se rendit maître d'Almería et de son territoire; il eut pour successeur Kheyrân, qui était également Amirite et eunuque, [P. 52] et à qui succéda Aboû Yah'ya Moh'ammed b. Ma'n b. Çomâdih', surnommé Mo'taçim. Ce dernier prince finit par être chassé par Yoûsof b. Tâchefin le Lamtoûnide en 484.

A Denia et sur son territoire régnait Modjâhid l'Amirite, qui était Roûmi d'origine et affranchi d'Aboû Amir Moh'ammed b. Aboû Amir. Il eut pour successeur son fils Ali b. Modjâhid, surnommé el-Mowaffak'. Nul, à ma connaissance, parmi les princes entre lesquels se sont partagées les diverses régions de l'Espagne, n'a eu des mœurs plus pures, plus de retenue et de sagesse; il ne buvait pas de vin et n'admettait dans son entourage que ceux qui faisaient comme lui; il aimait les sciences qui traitent de la loi (cherî'a) et favorisait ceux qui s'adonnaient à cette étude. Sa mort, dont j'ignore la date précise, arriva peu avant la conquête Almoravide.

L'autorité d'Ibn el-Aft'as surnommé el-Moz'affer, mais dont le nom m'échappe, s'étendait sur la frontière septentrionale de l'Espagne et sur quelques villes voisines de l'Océan. Son fils Aboû Moh'ammed 'Omar, surnommé el-Motawkkil 'Ala'llâh, régna sur Badajoz et son territoire, Evora, Santarem et Lisbonne.

Ibn el-Aft'as el-Moz'affer était le plus passionné des hommes à réunir tout ce qui a trait aux belles lettres, notamment la grammaire, la lexicographie, la poésie, les récits curieux et les sources historiques. Il fit des extraits de tous les ouvrages de ce genre qu'il avait fait recueillir et en tira un gros livre analogue aux *Ikhtiyârât* d'er-Roûh'i et aux *'Oyoûn el-Akhabâr* d'Aboû Moh'ammed

b. K'oteyba (1) Ce livre, que l'auteur appela, de son nom, *el-Moz'afferi*, est divisé en une dizaine de sections, chacune d'une étendue considérable; j'en ai lu la plus grande partie (2). El-Motawakkil, fils de ce prince, unissait à une connaissance solide de l'art des vers et de la prose, une bravoure hors ligne et un talent accompli de cavalier. Il était sans cesse en campagne, et rien ne pouvait le détourner de cette occupation. Il fut tué par les Almoravides (el-Morâbit'oûn) compagnons de Yoûsof b. Tâchefîn, qui mirent aussi à mort ses deux fils Fad'l et 'Abbâs en leur tranchant de sang froid la tête au début de l'année 485. [P. 53.] Le règne des Benoû Moz'affer fut, pour l'Espagne occidentale, une suite de fêtes et de solennités : à leur cour affluaient les littérateurs, dont les poèmes éternisaient et parfumaient le souvenir de ces princes, imprimaient sur le temps fugitif la louange de leurs hauts faits. C'est à leur propos que le vizir, le secrétaire éminent, *dhoû'l-wizârateyn* (premier ministre), Aboû Moh'ammed 'Abd el-Medjîd b. 'Abdoûn, originaire d'Evora, a composé (3) 'sa brillante *k'açîda*, ou, pour mieux dire, sa perle inviolée, devant laquelle la poésie toute honteuse se cache, et qui dépasse toute magie; elle agit sur les cœurs à la manière d'une haine secrète; avec son vif éclat nulle autre ne peut lutter; le premier

(1) Je n'ai pu trouver aucun renseignement au sujet de l'*Ikhtiyârât*, dont l'auteur, Aboû 'Abd Allâh 'Ali b. Moh'ammed b. 'Abd el-'Azîz Roûh'i, est cité dans I. Khallik. I, 612; III, 527. Il semble que de sa chronique intitulée *Toh'fat ess'orafâ fi ta'rikh el-kholafâ* on ait, en tronquant le titre, fait deux ouvrages différents (cf. Cat. de la Bodleyenne, I, 186). H'adji Khalfâ (IV, 287) donne quelques renseignements sur l'ouvrage d'Ibn K'oteyba, † 276.

(2) D'après la *Tekmila* d'Ibn el-Abbâr (p. 128), qui rapporte le dire d'Ibn Bessâm, le *Moz'afferi* est une espèce d'encyclopédie littéraire et historique en cinquante volumes. Le nom complet de l'auteur est Aboû Bekr Moh'ammed b. 'Abd Allâh b. Moh'ammed b. Maslama Todjibi el-Moz'affer, connu sous le nom d'Ibn el-Afl'as.

(3) Le passage qui suit est en prose rimée; la traduction tâche de rendre intelligibles les images d'un style où tout est sacrifié à la recherche de la rime.

rang lui est trop assuré pour qu'aucune puisse le lui disputer. Il en est peu qui lui ressemblent, mais beaucoup de gens en parlent; devant sa précellence et sa supériorité, Bâk'il et Djerîr (1) sont égaux. Quel incomparable voile que celui dont s'enveloppe cette patrienne! elle excite le désir tant elle paraît proche et d'un abord facile, et elle est (en réalité) si éloignée que sa haute position la rend inexpugnable. Je la rapporte ici, bien que sa longueur dépasse la limite que je me suis tracée et soit en dehors de la brièveté que je me suis imposée, à cause de sa bonne facture, de l'élégance des expressions, de la beauté des métaphores. L'auteur a, dans ce poème, suivi une voie où il n'a pas été devancé, il s'est engagé dans un chemin où la foule ne peut pénétrer. Aussi sont-ils rares, ou plutôt inexistantes, les poèmes qui ressemblent à celui-là! s'il y en avait un, il serait hautement estimé, mais c'est ce qu'on ne peut s'imaginer, et (d'ailleurs) l'on n'en connaît pas² (2).

[Basit'.] La fortune nous accable d'abord par les malheurs mêmes, puis par la trace qu'ils laissent (3); pourquoi pleurer sur des fantômes et de vaines images?

(1) Bâk'il a vu passer son nom en proverbe à cause de la difficulté qu'il avait à exprimer sa pensée (Meydâni, éd. Freytag, II, 146; Harîri, p. 160). Djerîr b. Alîyya, † 111, doit sa célébrité au mordant de ses ripostes, et je suis porté à croire que c'est à cela que fait allusion le proverbe de Meydâni (II, 234; cf. le commentaire d'Ibn Badroûn, p. 36, n. 3). Le chapitre que lui consacre l'*Aghâni* (VII, 38) a été traduit par C. de Perceval (*Journ. Asiat.* 1834); voir aussi I. Khallik. II, 294.

(2) Ce poème ou, plus exactement, la partie de ce poème qui renferme des allusions historiques, a été commenté par Ibn Badroûn, dont le travail a été publié par R. Dozy (Leyde, 1848, 8^e) et par 'Imâd ed-Dîn Ismâ'il b. el-Athîr (ms 3134 du Cat. de Paris). Ni le nombre ni l'ordre des vers ne concordent, dans le premier de ces commentaires, avec le texte transcrit par notre chroniqueur, non plus qu'avec celui que reproduit Kolobi, et où il n'y a que 50 vers, dans l'article qu'il consacre à Ibn 'Abdoûn (*Fawât el-wafayât*, II, p. 8); voir également l'*I'lâm* d'Ibn el-Khal'ib (ms 586 d'Alger, f. 141 v.).

(3) Sur les expressions du texte, voir Harîri, éd. de Sacy, p. 104; M'eydâni, I, p. 221, n. 44. On retrouve ce vers dans I. Khall. I, 308 et IV, 557.

Fidèle au devoir que j'ai de t'avertir, je vais t'empêcher, oui, t'empêcher ! de goûter le sommeil entre les dents et les griffes du lion ;

Car les vicissitudes du temps, bien qu'elles enfantent la paix, sont comme une bataille : les hommes justes et les chefs qui figurent dans les premières sont comme les épées et les lances de la seconde ;

[P. 54.] Il n'y a pas de paix à espérer entre la pointe qui arme la main des combattants et l'acier tranchant.

Ne te laisse pas entraîner par le sommeil de la fortune à négliger la surveillance de tes intérêts, car elle emploie toutes les ruses, mais sans se montrer à découvert (m. à m. : éveillée).

Quelle chose — Dieu nous pardonne ! — quelle personne peut durer, alors que la main des vicissitudes déçoit toujours la durée ?

A tout instant, des blessures, encore qu'invisibles, frappent par son fait chacun de nos membres.

Elle agit en cachette pour donner le change sur ses actes ; telle la vipère s'élance du milieu des fleurs contre (l'imprudent) qui les cueille.

Que de dynasties on a vues à qui la faveur divine avait donné le pouvoir, et au sujet desquelles la mémoire interrogée ne fournit aucun souvenir !

La fortune a fait tomber Darius, puis fendu le glaive d'(Alexandre) qui l'avait mis à mort et qui avait marqué les rois de l'empreinte de son épée ;

Elle a repris aux Sassanides ce qu'elle leur avait donné, et n'a pas laissé subsister de traces des Benoû Yoûnân (Ptolémées).

E. FAGNAN.

(A suivre).

